

Le dossier du dimanche



Dominique Sassi a travaillé durant 20 ans aux côtés du maître dans l'atelier Madoura de Vallauris.



Gaby Giordano (à droite), prend la pose avec son ami, le photographe André Villers, proche de Picasso.



« Il dévorait toutes les pièces »

Elle exsude Picasso. Dans les recoins de Vallauris, des trésors. Encore faut-il qu'on nous les montre pour les voir. Remontez l'avenue Georges-Clemenceau sur le trottoir de droite. Arrêtez-vous au numéro 35. C'est ici même que Pablo ne coupait pas les cheveux en quatre : l'enseigne « Arias coiffure parfumerie » trône encore. Eugenio Arias œuvrait au-dessus du crâne tempête du maître. Une fière mèche couvrait alors son illustre crâne, bientôt glabre. Le même déracinement les rapproche, tous deux réfugiés espagnols. Un lien de confiance lie les deux hommes qui font résonner les mots de leur enfance. Des moments de complicité noués à quelques pas de l'atelier Madoura, temple de la céramique.

Si aujourd'hui la bâtisse n'est qu'une ombre, elle s'apprête à redevenir lumière. Un projet de réhabilitation de Madoura devrait être livré, selon la municipalité, en 2024. L'idée : recréer l'atelier dans

leurs perdes aux clichés noir et blanc. Durant vingt ans, cet enfant de la terre a œuvré aux côtés du maître dans l'antre des Ramié. Suzanne et Georges.

Avant 1946, le chantre de la période bleue ne connaissait que la plage du Soleil de Golfe-Juan – qui s'apprête à être baptisée de son nom cette année –, ignorant les fumées de l'industrie bouillonnante à trois kilomètres de là. Il découvrirait un trésor de créativité. Et tomberait en amour devant les formes présentées par le couple Ramié « Poterie, fleurs, parfum ». Midas est arrivé.

Il transformera la terre en or. Enfin... Pas tout de suite.

« À partir du moment où il s'est installé dans l'atelier Madoura, il a dévoré toutes les pièces. Dès qu'elles venaient d'être tournées, il les prenait », se rappelle Dominique Sassi qui assiste, aux côtés du tourneur Jules Agard, à la

boulimie du maître. Une faim qui grignote petit à petit les finances de l'entreprise.

« Cela devenait difficile d'honorer

l'idée que l'atelier réalise des éditions de ses œuvres. »

Le maître crée, les artisans reproduisent. Ce qui varie entre les deux ? Le prix.

Derrière les vitrines du musée Magnelli, à Vallauris, où trônent une partie des 3000 œuvres ori-

ginales, Gaby Giordano s'amuse : « Ça, c'est lui qui l'a fait, ça, c'est moi. » Des visiteurs s'attardent devant une des 600 pièces éditées. Sans savoir que l'auteur se trouve juste à leurs côtés. Surréaliste. C'est peut-être aussi ça de travailler avec Picasso : « Il ne tenait pas à ce que l'on réalise une copie parfaite. Mais il voulait qu'on reproduise le geste. » En bref, c'est l'intention qui compte.

« Il était dans son monde, lorsqu'il travaillait, il n'y avait plus rien autour. » L'ambiance à l'atelier ? « Vous savez, on était cinq, c'était une petite équipe. C'était calme, il y avait un silence paisible. »

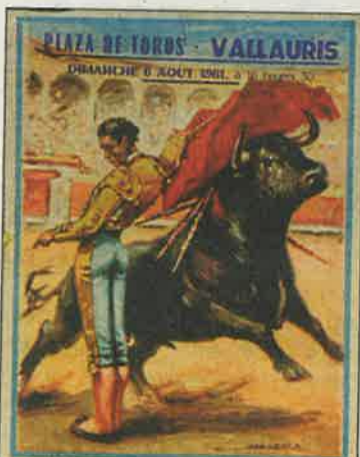
Contraste avec la fureur créative. Aujourd'hui, les maisons de vente s'intéressent de près à cette production frénétique. Leur cote monte. Pièce unique, *Grand vase aux femmes voilées*, s'est arraché à 524 049 euros chez Christie's.

« Il a permis à Vallauris de rayonner dans le monde entier. » Mieux : il lui offre sa plus grande

œuvre : « C'est lui qui l'a fait, ça, c'est moi. »

« Il a permis à Vallauris de rayonner dans le monde entier. »

« Midas est arrivé, il transforme la terre en or »



Au musée distinguer éditions, il retourner observer les

